

INSCRIPTIONS

S'adresser au Bureau du Journal à 10 heures du matin à 10 heures du soir.

Toute la correspondance doit être dirigée au Directeur.

Les manuscrits ne sont pas rendus. Le téléphone national et la Correspondance, 24.

UNION FRANÇAISE

JOURNAL DU MATIN

ABONNEMENTS

	Montevideo	Campa
Un mois.....	\$ 1.00	1.20
Trois.....	3.00	3.60
Six.....	5.50	6.60
Un an.....	10.00	12.00
Numéro du jour.....	\$ 0.06	
ancien.....	0.10	

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

DIRECTEUR J. G. PORON DUBARD

REDACTION ET ADMINISTRATION, CALLE URUGUAY 26

ADMINISTRATEUR GEPANT: A. D'ARNAUD

Vaines paroles

Le Pouvoir Exécutif a parlé. Nous avons lu le long Message, signé par lui et rédigé, dit-on, par M. Brian, dont il a donné lui-même le régal à la nouvelle Assemblée Générale, en la séance d'ouverture de la session ordinaire de 1897.

C'est aussi filandreuse que long, aussi alambiqué et sophistiqué qu'il fallait s'y attendre, aussi prolifère sur les points où l'on pouvait être bref, que concis sinon muet sur ceux qui demandaient à être traités avec quelque développement.

Beaucoup de phrases creuses, bien que moins panachées de métaphores que celle de M. Miguel Herrera, beaucoup de déclamation et d'emphase, mais rien de ce que le pays avait le droit d'espérer sinon d'exiger.

C'est un pauvre document, en somme, comme pièce de politique gouvernementale; c'est un feu d'artifice raté comme travail de rhétorique.

Le problème politique y est présenté sous les plus fausses couleurs, la situation systématiquement méconnaissable. Tout y craque sous la dilatation du sophisme.

On devait espérer mieux; on ne pouvait guère redouter pis.

Si c'est en cette composition fantastique que le Corps Législatif nouvellement constitué va chercher ses inspirations, nous craignons fort que les sombres nuages accumulés à l'horizon ne crévent bientôt, déchirés en cyclones et en folles tourmentes.

Ce n'est point, en effet, en se berçant de mirages et d'illusions, et c'est moins encore en essayant pitoyablement de donner le change au peuple, de le tromper sur les intentions et sur les actes, qu'on peut songer à pacifier les esprits, à satisfaire les consciences, à réparer les bêtises commises, à assainir l'atmosphère officielle, à rétablir pour tous la sécurité, sans laquelle rien de bon et d'utile ne saurait être viable, ni rien de grand être tenté.

Le peuple ne croit plus aux perspectives dorées que le charlatanisme politique fait miroiter sous ses yeux pour détourner son attention des grugeries qui lui ruinent et des turpitudes qui l'humilient.

Il sait que les paroles restent vaines et mensongères quand elles ne sont pas corroborées par des actes. Le moindre chiffre lui paraît plus probant s'il est authentique, que les plus brillantes tartines des écrivains stупendiés par l'officialisme.

Et c'est pourquoi le dernier Message, qui ne sera lu que par quelques lecteurs aussi intrépides que peu occupés, ne sera goûté de personne, pas même de ceux qui en tenteront l'apologie, obligés par leur situation ou leur métier.

Verbal et vices, des mots et des cris, de vaines sons... Il n'en restera rien.

Une voix pourtant s'est fait entendre dans la beuverie qui a suivi la cérémonie officielle, une voix dont l'inspiration semble plus judicieuse.

En portant un toast de circonstance, M. Antonio Maria Rodriguez a arboré le drapeau de la réforme électorale, en même temps qu'il faisait des vœux pour une grande œuvre nationale.

Si le Pouvoir Exécutif était moins aveugle, et s'il y avait au Corps Législatif une majorité plus soucieuse de justice que de sordides intérêts privés, peut-être pourrait-on espérer quelque chose de ce programme succinct.

Il faudrait en tout cas se hâter... Par malheur, c'est chose que peu de politiciens savent faire ici quand le Pouvoir Exécutif n'enfoncé pas lui-même l'épée dans les flancs de sa cavale.

Légende commerciale de la France

Est-il vrai que nos agents consulaires se soient un peu réformés et apportent désormais dans leur mission particulièrement commerciale, beaucoup plus d'activité et d'intelligence? Est-il vrai, d'autre part, que les rapports adressés par eux ne soient plus laissés, systématiquement dans les cartons comme par le passé. Si nous en croyons le journal *Le Soir*, il y aurait lieu de noter une véritable amélioration à ce point de vue. Notre confrère affirme que l'étude pratique des questions commerciales a été imposée à nos agents consulaires. On leur tient compte de leurs travaux dans ce sens.

On extrait de leurs rapports les parties pouvant guider, renseigner pratiquement les intéressés, et M. Hanotaux a eu l'heureuse idée d'organiser, pour ceux de nos consuls qui viennent en congé, une sorte de cabinet de consultation. Ils reçoivent à des jours fixes, annoncés par la presse, tous ceux qui ont des renseignements à leur demander sur les pays dépendant de leur consulat, et ce n'est donc point leur faute si nos commerçants ne profitent pas, comme il le faudrait, de leur expérience et de leur bonne volonté.

Ce ne sont pas, ajoute notre confrère, les avertissements qui manquent au commerce français, et s'il n'en a pas encore tenu assez compte, c'est qu'il est difficile de se détacher des vieilles habitudes, d'est que nous sommes les plus routiniers du monde dans ce pays que l'on dit révolutionnaire par excellence; c'est, enfin, que le personnel indispensable pour appliquer les nouveaux procédés ne se forme pas du jour au lendemain.

M. Charles Roux, dans son remarquable rapport sur le budget du Commerce de 1897, dit: «On nous accuse de ne pas avoir de génie commercial; mais nous avons prouvé que nous en avions un supérieurement acuit, créateur et réparateur; car il n'y a pas de peuple dans l'histoire qui ait passé par des péripéties telles que les deux invasions que nous avons subies dans l'espace de cinquante-cinq ans et dont une seule suffirait pour écraser une nation. Cette vitalité prouve bien que nous avons une valeur commerciale et financière, car ce n'est pas avec des mots et de la rhétorique que l'on gère de pareilles plaies».

Evidemment, c'est avec du travail. Mais, puisqu'il est prouvé, aujourd'hui par la comparaison des résultats obtenus, que les méthodes commerciales de certains pays voisins donnent un rendement supérieur aux nôtres, la première condition, pour continuer d'avoir du génie, c'est de ne point s'enliser dans la voie mauvaise et de rattraper le temps perdu.

Il n'est pas nécessaire d'avoir vécu longtemps à l'étranger, de s'être mêlé

beaucoup aux gens d'affaires, pour comprendre ce qui manque à nos commerçants afin de pouvoir lutter avec succès contre leurs concurrents. L'étude des langues étrangères en France ne se fait pas d'une façon assez pratique. L'allemand et l'anglais ne doivent pas s'apprendre comme le grec et le latin.

Si voir parler est le but à atteindre, or les voyageurs français ignorent trop souvent la langue des pays où leurs affaires les appellent. Ils sont obligés de s'en rapporter à des intermédiaires qui peuvent les tromper et qui dans tous les cas, leur sont onéreux. Voyez un de ces agents descendre dans un hôtel à l'étranger. Il trouve des domestiques parlant français. Il est à son aise. Et l'on dit qu'il était difficile de voyager! Il fera ici comme en France et l'on verra bien s'il est malade.

L'illusion est courte. Il a pu se laisser prendre aux premières apparences, mais à mesure qu'il voit mieux le pays, il s'y sent plus dépayssé. Tout l'enbarrasse, le choque. Il se plaint. Il est ridicule. Il se sent un point de mire, et pour sortir d'un isolement qui l'irrite, il se livre au premier venu aimant et parlant bien le français.

Dans les villes, cela va encore; mais s'il se rend dans les campagnes pour acheter les produits du pays, les vins, les bois, les laines, etc., il est prisonnier de son guide. Il est incapable de faire la part du milieu nouveau dans lequel il se trouve. Le mesure, juge, rapporte tout à l'idée première qu'il s'est faite en France; et désorienté, ahuri, devenu tout d'un coup aussi timide qu'il était aventureux les premiers jours, il part sans oser rien conclure, ayant simplement préparé l'air de faire que ses concurrents réaliseront sans peine.

Nous avons vu, en Autriche-Hongrie, des négociants français manquer de fort belles occasions, parce qu'ils ne voulaient pas se soumettre aux habitudes locales, aux formalités en usage dans leur cas; parce qu'ils avaient la prétention d'imposer les usages et les termes même des contrats employés en France. Il ne leur était pas plus facile de bien vendre que de bien acheter, parce qu'ils n'avaient pas une connaissance assez approfondie, assez sérieuse de la place sur laquelle ils opéraient. Certes, ils faisaient l'article avec une verve admirable. Les gens les regardaient ébahis. «Ces Français sont les gens les plus surprenants du monde», ils avaient étonné plus qu'ils n'avaient vendu.

Enfin, et c'est là un des points délicats de la question, notre commerce ne s'est pas organisé pour avoir des renseignements rapides et sérieux sur la solvabilité de ses clients à l'étranger. Il s'adresse aux banquiers. Est-ce qu'une maison de banque, engagée avec un négociant dont la position est ébranlée, fournira de mauvais renseignements sur son client et risquera ainsi de lui porter le dernier coup et de perdre ses avances?

Juste remarque de notre confrère, la création de Chambres de commerce françaises sans doute atténué ces graves inconvénients. Mais le *Soir* a raison quand il n'y remédiera vraiment qu'en appelant à côté de nos consuls des agents commerciaux choisis parmi les Français habitant depuis longtemps ce pays, et si ce n'est pas possible, parmi les étrangers aimant la

séduisit. J'admire les drames tranquilles d'une physiologie où luttent la race et le sentiment, les hasards d'une étoile de satin à gros plis rigides, d'un fleuve ou d'un visage flétri. J'admire le miracle de la couleur, le vert, le jeune, le bleu, tels que des personnages, groupés pour certaines impressions, plus expressifs aux doigts des grands peintres que les pantins mus par les tragiques. Je me baignai dans les paysages et j'étreignis les héroïnes de brocart, les héros que blesse leur cuirasse, les infants appuyés sur un chien. O mes fertiles rêveries du Louvre! Le long des galeries où rôdent des vagabonds, étincelants, immortels, ils régnent, les chefs-d'œuvre du Titien, de Rembrandt, de Vermeer, de Delft, Villes chaudes au crépuscule, maisons roses ou violacées, canaux d'une moire bougeuse, vierges humides du bain, de volupté tendre et de larmes, philosophes dans leurs celliers roux, jeux de l'or et de la pénombre, l'orateur se frappait le front, j'ai tout gardé, là, en bonne place, j'ai tout gardé, courbé sur mes lingots.

Ici, Harlon observa Suzanne, savoura la joie de ses yeux clairs, où chaque beauté avait son reflet.

Maintenant, c'est la vie elle-même qui m'obsède, mère des arts, trésor sans fond, il désignait une tapisserie de chasse et de verdure merveilleusement frappée par la lumière des lustres, la vie où sont tissés ensemble les êtres et les choses, les rêves et les

France et jouissant d'une considération profonde. C'est une solution très pratique et très juste, qui mériterait d'être adoptée ou tout au moins étudiée avec soin.

LA POLITIQUE

Paris, 15 janvier 1897.

Un député, qui revient de son département, nous racontait que plusieurs électeurs l'avaient vivement félicité d'avoir contribué au renversement du ministère radical et lui avaient reproché, en même temps, d'être trop ministériel.

—Faites-vous de la bonne politique, lui a-t-on dit, mais ne soyez pas aussi ministériel.

Il est certain que ce mot ministériel sonne mal, car il évoque dans l'esprit une idée de servilité. Cela tient à ce qu'on a renversé les rôles. On s'imaginait que les majorités ont pour mission de suivre aveuglément les ministères tandis qu'en réalité ce sont les ministères qui doivent faire la politique des majorités. Seulement il s'est trouvé dans les Assemblées des hommes qui, n'ayant pas d'opinion se sont contentés d'être des ministériels et de voter toujours avec les ministères quels qu'ils fussent; ils ont jeté sur ce mot un juste discrédit.

Sans quoi, qu'y a-t-il de plus naturel que l'existence d'une majorité soutenant le cabinet qu'elle a appelé aux affaires et ne lui cherchant pas de vaines querelles?

Il faut bien dire aussi que le parlementarisme, tel qu'il fonctionne aujourd'hui, oblige souvent à être plus ministériel qu'on ne voudrait.

On peut penser, à un moment donné, que tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des cabinets, qu'un changement de personnes serait à désirer et que d'autres hommes s'inspirant des mêmes principes politiques rendraient plus de services; mais on est retenu par cette considération que si on renverse un cabinet qui est aux affaires et qui représente la politique républicaine, on est menacé de voir arriver un ministère radical. Beaucoup de gens reculent devant cette éventualité.

Tant qu'on sera placé dans cette alternative de conserver le ministère que l'on a, ou de passer la main à des adversaires politiques que l'on croit devoir être funestes aux intérêts du pays, il n'y a rien de ministériel.

BUTINAGE

Le grand jury de New York vient d'être saisi de révélations scandaleuses sur le trafic de cadavres, qu'auraient organisé les directeurs de la Morgue. Ceux-ci tirent parait-il, 50,000 dollars, par an, de la vente aux médecins, des corps non réclamés par les familles. Ces corps étaient expédiés sur tous les points des Etats-Unis, et telle est l'extension qu'avait prise ce funèbre et macabre négoce, que de véritables ateliers d'emballage étaient annexés aux bureaux des fonctionnaires accusés. Les tarifs étaient très élevés, la qualité d'un mort, qualité au

déjà, les tortures, les ivresses, dont la trame infatigable se détruit et se renouvelle selon le rouet de notre cœur. Il est de rares moments où je suis sûr de la vie. Mille tableaux m'assailent à la fois. Ah! s'ils se doublaient, mes malades, des fantasmagories où ils me plongent! Je suis eux-mêmes, et je souffre avec eux. Je suis le cardiaque au souffle court, remuant de la trépidation, traversé de douleurs soudaines et que la terreur fige dans un geste, le regard agrandi, un immense tocsin rythmant sa destinée. Je suis le poitrinaire qui brûle une toux sèche, dont les doigts s'effilent, la voix se parcheminant, les tempes s'écroulent et le poil augmente. Il est gonflé d'aspirations troubles et la mort entre en lui par la mielleuse porte de l'espoir et du rêve. Je suis le nerveux aux idées égarées, aux gestes brusques, que son cerveau dévore en l'exaspérant, attaché à ces métamorphoses m'empuisent et me trahissent. Je sors brisé de tous ces costumes, j'aspire à la vie simple et normale, la vie ombragée, la vie laiteuse.

«Dieu, que ne suis-je assis à l'ombre des forêts déclinant la voix de François. Fin, grêle et pâle, appuyé au fauteuil de Suzanne, il suivait passionnément l'improvisation paternelle.

—J'y suis à l'ombre des forêts, murmure-t-il, sa voix prenait la parole, et sa grande taille, sa barbe blanche,

point de vue médical et selon son intérêt de dissection, selon aussi l'état plus ou moins avancé de putréfaction, (on pouvait aller choisir son macabre, comme on choisit son Camembert).

Pour ne pas sortir des mauvaises odeurs, je vous transcris un article du Dr. Brandaes (de Bayonne), qui nous prouve que dans cette ville on peut accepter une tranche de jambon, mais pas une feuille de salade.

Les jardiniers des environs de Bayonne, emploient un engrais qui donne aux légumes, une vitalité et un accroissement considérable. Les agriculteurs s'entendent avec les propriétaires d'immeubles pour vidanger leurs fosses d'aisances, ne demandant pour prix de leur travail, que la concession des matières extraites.

Ces matières emportées à la campagne, et additionnées d'un certain volume d'eau pour les rendre plus fluides sont répandues sur les plants de légumes, non point à chaque pied, mais sur les feuilles mêmes. Comme les feuilles dans les salades, choux, artichauts choux fleurs, sont serrées, on comprend facilement tout ce qui doit rester dans le cœur et la plante! Le Dr. Brandaes, a nettoyé de ces légumes feuille par feuille, ainsi que le ferait la cuisinière la plus méticuleuse, et a laissé ses feuilles dans des bacs aseptiques contenant de l'eau stérilisée.

Après deux heures d'immersion, l'eau était chargée de micro-organismes abandonnés par les feuilles, et cette eau ensemençée sur divers milieux de culture, ont donné lieu à la découverte du bacille typhique, du bacille coli, du Proteus de Hauser, du bacille de la tuberculose, du curculitaire de tenia.

Ces analyses scientifiques nous autorisent donc dorénavant, si on nous offre de la salade de Bayonne, à répondre carrément: Vous m'embêtez!

La chambre des députés Française s'est réunie il y a quelques années, lors de l'entrée sensationnelle de la blouse bleue du député Taurinier. Aujourd'hui le burnous du député Grenier lui donne des distractions. On a tellement raconté de choses fantastiques sur ce deux franc-comtois, qu'il est bon de remettre les choses au point.

Grenier est né en 1845, il a commencé ses études au collège de Baume-les-Dames. Une coxalgie survenue vers l'âge nubile le fit sortir du collège, et continuer seul ses études de douleur et d'isolement se constituaient dès lors les gardiens et les conseillers de sa pensée.

La religion catholique ne lui fournit pas une solution satisfaisante du problème de notre vie et de notre mort. Il étudia le Koran, et loin d'y trouver l'élément de l'erreur et du fatalisme, il reconnut que la loi du prophète, tolérante et paternelle, était la religion convenable à l'humanité. Il partit pour l'Algérie, il n'entra dans aucun couvent, aucun monastère contribua à l'initier. Quand le nouveau prophète de Dieu eut résolu de suivre l'étendard de Mahomet, il se recueillit, et simplement entra dans une mosquée prononçant l'acte de foi édic-

son air inspiré haussaient singulièrement son discours. —J'ai la vie simple, la vie laiteuse. Tout tumulte s'est apaisé en moi par la force du cri solennel poussé jadis sur le Golgotha. Tes transformations, Guillaume, sont les filles dangereuses de l'inquiétude et tu connais bien le remède...

—Je le connais aussi, votre remède! C'est sans doute le poison catholique. —Belery poussa une sorte de hennissement. —Abaissez-vous, abaissez-vous, croule la science impie, meurent les savants chercheurs du vrai et contempteurs de la foi sainte. Monsieur L'aurance, regardez un homme, Edouard Belery, soixante-quatre ans, votre âge, des milliers de blasphèmes, et aucun remords, beaucoup de désillusions, mais nul regret d'aucune croyance, un homme satisfait de sa faiblesse humaine, certain qu'il n'y a rien derrière la porte. A tout considérer, je préfère le diable; c'est un expérimentateur. Il se sert du feu et il court le monde. La molle ténacité de votre Dieu m'irrite et me dégoûte. Debout, paresseux! On l'injurie à tous les pieds, ces pieds cloués dont depuis plus de dix-huit siècles tu opprimes le jobard bipède.

Le tumulte d'une marche hongroise interrompit l'invivable querelle. Jeanne Mèderbe, excellente musicienne, apaisait ainsi les combattants. Ses doigts osseux frappaient vigoureusement les notes et ses bras se gonflaient à mesure, cependant que le buste tendu, ses minces lèvres entr'ouvertes sur

ts, par le Koran. Ce fut toute la cérémonie.

La Médecine l'attirait, il vint l'étudier à Paris. Ses maîtres furent Sappey, Parubœuf, Bomilly et Penan. En 1885 il passa sa thèse de Docteur, et il s'établit à Pontarlier. Il portait alors à son poignet un long bracelet de Santal qu'il égrenait sans cesse en psalmodiant des versets sacrés. Ce n'est qu'en 94 qu'il revêtit le burnous le turban et la gandourah, à l'épouvante de sa très pieuse mère et à la stupefaction des bons franc-comtois. Mais leurs yeux s'habituaient, accoutumant leurs cœurs à respecter tant de courage et de sérénité. La bonté de l'humanité, la science du docteur, la franchise du citoyen, la douceur de l'apôtre, gagnèrent jour par jour les plus rebelles, qui finirent par regretter leurs moqueries et leur brutalité. Après l'avoir envoyé en tête de liste au conseil municipal, ses compatriotes viennent de lui ouvrir les portes du parlement. Il est élu sur un programme politique, moral, et religieux résolument réformateur, mais tolérant. Il est radical sans esprit révolutionnaire. Le Koran ne recommande-t-il pas des si fidèles de respecter ceux qui détiennent l'autorité?

Je recommande cette dernière phrase à l'attention de M. Harlon, au lieu de faire tant de frais pour installer un archevêque, il devrait élever une mosquée à Montevideo, alors on aurait peut-être un peu plus de respect pour la manière abracadabrante, avec laquelle il détient l'autorité.

Favola.

LA GRÈVE DES MARIS

Il pleut contre la vitre garnissant le centre de la vaste baie qui encadre les verdures d'automne et l'avenue du Bois. Trés sur leurs tringles de cuivre, les demi-ridoux de soie orange laissent le jour couler aux miroirs des portes vers le porphyre de la grande table à pieds d'or, vers les corolles des orchidées monstrueuses jillies les corolles en argent dans les encoignures.

Wilhemine—Forte, grande, blonde. Pour coiffure, un oiseau épiole des ailes aiguës au sommet de son visage triste. Costume sanglé en velours vert, gants blancs.

Marthe—Les cheveux châtain artistement calamistrés parent en bandeaux ses tempes mates, son visage aux mille tâches de rousseur, ses yeux noirs et vifs. Robe de soie à larges raies brunes et blanches.

Alexandre—Sa face linéaire toute rasée. Sa redingote grave, longue et noire, dépassée vers le col rabattu par le bord d'un gilet blanc. Ses cheveux secs, plats, sans raies. Ses gants fauves. Son chapeau luisant, de forme haute.

Wilhemine—Enfin: le vrai motif de son recel? L'argent?

Alexandre—Ce n'est pas le motif principal.

Marthe—Elle nous semble jolie, cependant; belle, même, cette Wilhemine!

Alexandre—Gaston l'admire.

Wilhemine—Alors quoi? Il sait que je l'aime... Il connaît ma famille. Propre et pas gênante.

ses dents d'une blancheur implacable, elle suivait quelque rêve intérieur, Charles Larrière lui tournait les pages. Attentive, les capotes de la matière avaient pris des poses artificielles, Bourade souriant et lissant sa moustache, Laffroy, Gardard et Traveulo d'une immobilité funèbre, Boudaine enfin cherchant une attitude pour son physique de dentiste génial.

Après de l'énigmatique et glacial Mèderbe, Marie Harlon se tenait résignée. La musique avait sa mélancolie. Elle sentait à deux pas d'elle l'active sympathie de L'aurance. François s'était rapproché du piano. Ramassé sur lui-même, en effacement, il rapportait à sa cousine l'héroïsme du rythme guerrier. Le courage et le dévouement se fondaient pour lui en amour. Dans les mains roses de sa charmesse, au son des tambours, des trompettes, il eût jeté avec plaisir sa petite vie exaspérée et l'idée d'un tel sacrifice emplissait ses beaux yeux de larmes.

Guillaume chassait une pensée inamo. Mais, comme il s'apprêtait à la haïr, elle lui revint, ardente et batailleuse, telle l'âme en furie d'un héros. Il écoutait un redoutable travail s'accomplir au fond de sa conscience, régions ténébreuses, de feu et de glace, où il n'était jamais descendu.

(A suivre).

FEUILLETON

SUZANNE

PAR

LEON DAUDET

CHAPITRE PREMIER

Assis dans un large fauteuil moyen âge ou arpentait la pièce à grands pas, il lançait la causerie vers les hauts problèmes, interpellait vivement ses auditeurs, les ramenait à ses théories, et son geste soulignait sa pensée, et son regard augmentait son geste, et son imagination frénétique déformait le réel, inventait mille anecdotes attendrissantes ou bizarres que relevait toujours un grain de cruauté. La présence de Suzanne exaltait son élocution. Il lui suffisait de la voir, telle qu'une fleur, fraîche et parfumée, ses admirables bras sortant d'un corsage rose, attentive à la discussion, émue par un mot profond ou pittoresque, il lui suffisait de respirer l'odeur subtile qui émanait d'elle, de sa chair ambree, pour qu'aussitôt la puissance verbale se dressât

UNION FRANÇAISE

ARMERIA DEL CAZADOR

CASA INTRODUCTORA

Armería, Cuchillería, Quincallería y Platina

VENTAS POR MAYOR Y MENOR

JUAN M. MAILHOS

CALLE 18 DE JULIO ESQUINA ANDES—MONTEVIDEO

LA REPUBLICANA

GRAN MANUFACTURA A VAPOR

De tabacos, cigarros y cigarrillos

— DE —

JULIO MAILHOS

AV. LINDA GENERAL RONDEAU 151 A 153, DEPÓSITO GENERAL Y OFICINA: CALLE 18 DE JULIO NUMERO 47

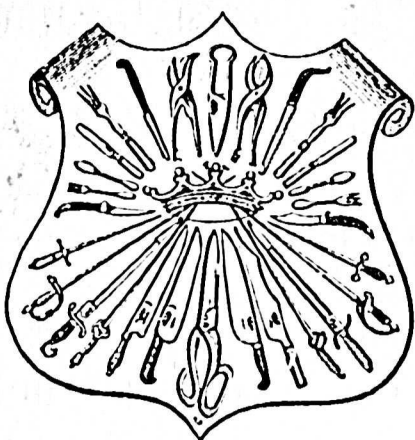
MONTEVIDEO

ARMERIA ORIENTAL

DE VERNINK Y DESTEVES

CALLE ITUZAINGO NUMERO 129

MONTEVIDEO



Coutellerie fine, française et anglaise. Armes et cartouches de tous systèmes. Fourneaux perfectionnés au pétrole, sans odeur ni fumée. Grand assortiment de lampes. Machines à coudre, Singer légitimes. Orfèvrerie Christofle. Variété d'articles pour cadeaux.

DESTILERIA DE SAINT MARCELLIN

— DE —

ROMAIN DUTRUC

ISERE (FRANCE)

Especialidad en Ajenjo Superior rectificado. Único inventor del concentrado de «Los Mandarinos». Unicos concesionarios del cognac CHATEAU DES VIGNES. Libros finos de todas clases. Unicos representantes para la República Oriental del Uruguay: A. BÉDUCHAUD E HIJOS, calle Cámara 50 a. Los siguientes productos de la acreditada destilería Dutruc, se hallan en todos los principales cafés y coniterías de la capital. Cognac Chateau des Vignes, Rhum San Luis, Ajenjo Romain Dutruc. Licor de té a los mandarinos, de venta en el ALMACEN MARSELLAIS de Martín Catalogue.

284—25 de Mayo—284

MONTEVIDEO

BAÑOS DEL TEMPLO

DIE

Agusto Gebelin

20—CALLE CANELONES—20

SE ATIENDEN TODAS LAS SOCIEDADES DE SOCORROS MÚTUOS

PRECIOS CORRIENTES

	USO	DOCENA
Baño higiénico, con ropa	\$ 0,30	\$ 3,20
sin ropa	\$ 0,21	\$ 2,60
Baño de almidón, con ropa	\$ 0,40	\$ 4,20
sin ropa	\$ 0,36	\$ 3,80
Baño de afrecho, con ropa	\$ 0,40	\$ 4,20
sin ropa	\$ 0,36	\$ 3,80
Baño alcalino, con ropa	\$ 0,40	\$ 4,20
sin ropa	\$ 0,36	\$ 3,80
Baño sulfuroso, con ropa	\$ 0,40	\$ 4,20
sin ropa	\$ 0,36	\$ 3,80
Baño de ducha escocesa, con ropa	\$ 0,40	\$ 4,20
sin ropa	\$ 0,36	\$ 3,80
Baño de ducha fría y lluvia, con ropa	\$ 0,40	\$ 4,20
sin ropa	\$ 0,36	\$ 3,80
Baño medicinal	Condicional	2,60

ALMACEN Y BODEGA SARANDI

DOMECQ & PEIRANO

276—CALLE SARANDI—276

Bonbons fins de Paris, Bombonnières marrons, Pralines, Chocolats, Fruits confits, Fruits au jus. Vin de Quinquina au Malaga, Chinowa vin apéritif et tonique a base de kola.

NOTA—Aux personnes dont l'estomac n'est pas dans des conditions normales, nous recommandons tout spécialement le Chinowa; ce n'est pas un remède, mais un apéritif nouveau dont on fait les plus grands éloges.

PORCELAINES ET CRISTAUX

TELÉFONOS: COOPERATIVA Y URUGUAYA

MUEBLERIA Y TAPICERIA

— DE —

B. CAVIGLIA Y HERMANO

328—CALLE 25 DE MAYO—328

Esta casa introductora, la más importante y más surtida en muebles finos y ordinarios, avisa al público que tiene todavía en su LIQUIDAR. Muebles fabricados en el país, alfombras, pianos, espejos dorados, sillas de Viena, Fischel, etc., etc. Especialidad en muebles modernos para campaña. Ventas al por mayor y al por menor en depósito y despachados.

LICEE CARNOT

41—RUE MERCEDES—41

DIRECTEUR LOUIS PARDES

L'enseignement est divisé en trois parties: 1. enseignement primaire supérieur; 2. enseignement commercial; 3. enseignement universitaire. La méthode d'enseignement est essentiellement française; les cours se font simultanément en français et en espagnol; les élèves parlent français en récréation. Les langues enseignées sont le français, l'espagnol, l'anglais, l'italien. Le directeur du Lycée s'est assuré la coopération de professeurs de notoire compétence, afin de pouvoir donner aux enfants et aux jeunes gens qui lui seront confiés, l'instruction complète. Les pensionnaires et demi-pensionnaires admis dans l'établissement sont traités comme en famille. Cours de peinture, dessin, architecture, etc., etc. par le professeur M. Alame de 8 à 10 h. du soir.

MONTEVIDEO

DOS AMERICANOS

ELABORACION

DE CAFÉ

A

VAPOR

CONCENTRACION

DE CAFÉ

CONCENTRACION

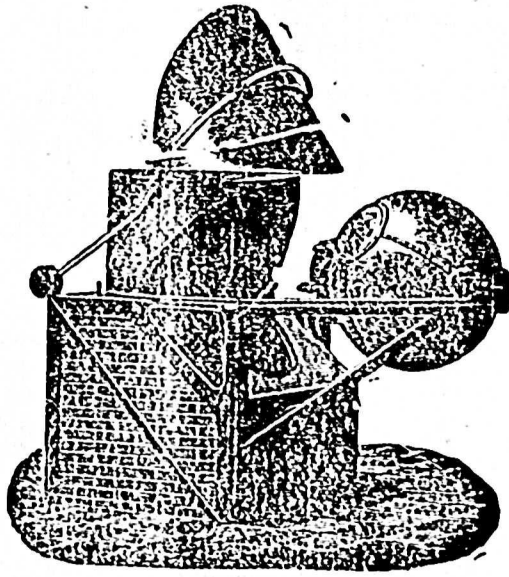
ECONOMIA

DE 100 A 1000

196—Arapey—196

TELÉFONO: Montevideo 1000

REPARTICION



VENTAS

POR MAYOR Y MENOR

ESPECIALIDAD

EN

CARBOS FINOS

PARA

FAMILIAS

ECONOMIA

DE 100 A 1000

196—Arapey—196

TELÉFONO: Montevideo 1000

REPARTICION

MODES DE PARIS

MAISON FRANÇAISE

— DE —

Mme. O. Desvignes

232—SARANDI—232

MONTEVIDEO

MAISON A PARIS

Madame Desvignes prévient sa nombreuse clientèle qu'elle reçoit de Paris tous les modes des capotes et chapeaux de la dernière création ainsi que les articles de nouveautés concernant la Mode.

P. S. N. C.

Pacific Steam Navigation Company

Línea quincenal de vapores entre Liverpool, Rio de la Plata y el Pacífico

SALIDAS SUJETAS A MODIFICACION

EL VAPOR PAQUETE INGLESE

ORELLANA

Capitan: — G. E. P. Cook

Saldrá el 27 de Febrero de 1897

Para Rio Janeiro, Bahia, Pernambuco, San Vicente, L. de los Hornos, La Pálida, (La Rochelle) y Liverpool.

GRAN REBAJA EN LA TARIFA DE PASAJE:

PASAJES A CORUÑA EN 3ª CLASE \$ 30.000 LIBRE DE GASTOS DE CUARENTENA

A bordo de todos los vapores se sirve vino de mesa gratis a los pasajeros

Todos los vapores llevan médico y mucama, están iluminados a luz eléctrica y provistos de todas las mejoras modernas para la comodidad de los pasajeros.

WILSON, SONS & Co. LIMITED

AGENTES

MONTEVIDEO

Calle 35 de Mayo 284

BUENOS AIRES

Calle Reconquista 236

Rio Janeiro, Santos, Bahia, Pernambuco y San Vicente C. V.

Gran Hotel del Parque Giot

EN COLON

DIRIGIDO POR

ALBANELL & RAYMOND

Los que suscriben participan al público haber tomado el Hotel Parc Giot, en Colon, y que de común acuerdo con la Compañía del P. S. N. C. han establecido el pasaje de ida y vuelta, trayendo de la estación Colon al Hotel y vice versa, y un almuerzo o comida confortable por el módico precio de un peso oro por persona. Esperando la nueva empresa la protección del público se suscriben.

At. y SS. S.

Albanell y Raymond.

FABRIQUE D'EAUX DE SELTZ ET LIMONADES AUTHENTIQUES

BENVENUTO HERMANOS

245b—Rue Buenos-Ayres—245b

SERVICE SPECIAL POUR CAFÉS ET FAMILLES A DOMICILE

PRIX RÉDUITS

MONTEVIDEO

“L'UNION”

COMPAGNIE D'ASSURANCE FRANÇAISE CONTRE L'INCENDIE

FONDEE EN 1828

AU CAPITAL DE 10.000.000 DE FRANCS

AGENCE GÉNÉRALE POUR LA REPUBLIQUE DE L'URUGUAY

169—CURRITO—169

INSTITUT CARNOT

201—RUE ITUZAINGO—203

MONTEVIDEO

Dirigé par monsieur et madame E. de Sépibus

L'enseignement de l'Institut Carnot comprend:
1. Enseignement primaire, supérieur et complémentaire. (Programmes des Ecoles primaires de France).
2. Enseignement commercial, divisé en trois cours, selon le Programme de l'Ecole supérieure de commerce de Paris.
3. Enseignement secondaire ou universitaire: ingreso et bachillerato. (Programmes des cours de l'Université).
4. Langues: française, espagnole, anglaise, allemande et italienne, etc.
5. Cours de dessin de soir pour les adultes.
6. Dessins: linéaire et d'ornement, géométrique et industriel.
7. Musique: vocale et instrumentale.

REMARQUES

1. L'établissement reçoit à des prix modérés des Pensionnaires et externes.
2. Il n'y a pas de vacances annuelles.
3. Les classes fonctionnent tous les jours non fériés de la semaine, à l'exception du samedi.
4. Madame de Sépibus, ancienne directrice, continue son collège de filles, et donne des leçons particulières de français, d'anglais et d'allemand.

SS JULES MARY

LA JOLIE BOITEUSE

CHAPITRE II

La Carte à Payer

Ils y arrivèrent bientôt. Chambarand tremblait fortement et il était très pâle. Le paysan lui-même, du reste, n'était pas rassuré.

Cependant ils étaient obligés de faire contre fortune bon cœur.

Le paysan pénétra sous sa hutte, dont l'entrée était si étroite et si basse qu'il fut forcé de se courber en deux.

Il en sortit aussitôt l'étonnement peint sur son visage.

—Il n'y a personne, murmura-t-il, c'est pourtant bien là...

Alors Chambarand, espérant qu'il en serait quitte pour la peur, parut un peu plus rassuré.

Se figure soudain s'éclaira.

—Il sera parti, dit-il vivement, ne vous voyant pas venir il ne vous aura pas attendu... Si nous nous en retournions aussi?

—C'est bien extraordinaire, et il faut qu'il se soit aperçu...

Il n'acheva pas.

Une tête, au ras du sol, émergeait

des broussailles et une voix goguenarde murmurait:

—Chut! ne dites pas du mal de moi je vous écoute...

Le paysan et le sabotier le reconnurent.

C'était le bandit.

Il se releva et salua Chambarand avec politesse.

—J'ai failli attendre, dit-il et je m'impatientais...

—Ce n'était pas ma faute, dit Chambarand, le chemin est long, les sentiers sont mauvais...

—C'est bon, le principal c'est que vous soyez ici. Entrez dans cette hutte, et asseyez-vous au silence. Quant à vous, mon brave, je vous remercie, dit Marquis au paysan, qu'il salua de la main, avec la désinvolture d'un grand seigneur.

Et Chambarand qui se courbait pour entrer.

—Ami, donnez donc vingt francs à ce gars pour ses peines.

Chambarand s'exécuta.

Le paysan remercia avec effusion.

—C'est trop, monsieur c'est beaucoup plus que ça ne vaut. J'aurais fait la course pour rien, voyez-vous, pour rien.

—A présent que vous êtes payé, laissez-moi seul avec monsieur. Nous avons ensemble un compte à régler.

Et en prononçant ces paroles, il laissa tomber sur Chambarand un regard sinistre qui glaça le sabotier de terreur.

Il fut repris d'un tremblement convulsif, nerveux, insurmontable.

—Bien sûr, il va m'égorger! pensa-t-il.

Marquis s'était jeté dans la hutte, derrière lui.

Et vraiment sa physionomie n'était rien moins que rassurante.

Il avait le front plissé d'une ride profonde, les yeux sanglants; sa bouche détrempée, frémillante, laissant voir les dents comme s'il eût voulu mordre.

Et ce fut d'une voix sourde qu'il dit toutoyant Chambarand pour la première fois, depuis qu'il le connaissait ce qui augmenta le trouble de celui-ci:

—Tu as de l'argent?

—Oui, mais...

—Donne, Dépêche-toi. Je suis pressé. Pas de refus, surtout...

C'est que je n'ai pas tout ce que vous demandez.

—Combien?

—Cinq ou six billets de mille francs

pas plus... C'est tout ce qu'il y avait à la maison.

—Donne toujours.

Chambarand eut de la peine, tant il tremblait, à tirer les billets de banque hors de son portefeuille.

Enfin il y parvint.

—Tenez, les voilà, mais il est inutile de m'en demander une autre fois... je ne suis pas riche...

Sarah m'a coûté très cher... m'a fait dépenser beaucoup... et puis je vais avoir à rendre mes comptes de tutelle... de telle sorte que...

Ah! Il n'acheva pas...

Ce fut un cri de terreur qui termina sa phrase.

(Asuñore).